

Terre de mes aïeux, berceau de mon enfance,
 On a changé ton sol en un désert immense,
 Où l'écho de ta voix ne se lève jamais;
 On étouffe tes pleurs sous le vent de l'orage,
 Et le silence affreux qui règne sur ta plage,
 On le nomme . . . La Paix . . .

Les cruels ont flétri ta riante nature;
 Puis ils ont déchiré ton manteau de verdure,
 Après l'avoir rougi du plus pur de ton sang.
 Ils ont brisé ta harpe en leur sombre colère,
 Et tu n'as plus d'écho que la voix solitaire
 De l'immense Océan.

Qu'ils sont longs et glacés, les anneaux de tes chaînes!
 Qu'il est énorme et lourd le boulet que tu traînes!
 Que ton joug est pesant, ô pauvre Verte-Erin!
 S'arrête-t-il parfois le tyran que les rive?
 Hésite-t-il, au moins, lorsque ta voix plaintive
 A fait trembler sa main?

Ecoute-t-il jamais la jeune et tendre mère
 Demandant chaque soir, en son humble prière,
 Le retour incertain d'un époux exilé?
 Entend-il l'orphelin qui gémit et qui pleure,
 Et le faible vieillard qui n'a d'autre demeure
 Que le ciel étoilé?

Voit-il la vieille tour recouverte de mousse,
 Inflexible témoin de l'affreuse secousse
 Et des maux effrayants que l'Irlande endura?
 Son vieux front, qu'a noirci l'air de la servitude,
 Contemple avec horreur la morne solitude
 Dont l'exil l'entoura.

Monarques dont le septre a causé tant d'alarmes,
 Tyrans dont la couronne a coûté tant de larmes
 Aux pauvres nations dont vous mangez le pain,
 Sentez-vous tout le poids de votre diadème,
 Quand sur vos sombres fronts a passé l'anathème
 De tout le genre humain?

Quand la neige au printemps descend de la montagne,
 Qu'il est terrible à suivre à travers la campagne
 L'indomptable courroux du fleuve débordé!
 Il s'élève, il écume, il roule avec furie,
 Emportant le bosquet, inondant la prairie,
 Dont son cours est bordé.